

MÉLUSINE, OU LES HORS-MOTS-SEXUELLES

Philippe Garnier

Par un beau clair de lune, Raymondin chevauche dans la forêt de Coulombiers; l'esprit troublé, il a perdu la vue, l'ouïe, l'entendement : ne vient-il pas de tuer le Comte de Poitiers, son oncle maternel ? Certes le coup devait abattre un énorme sanglier qu'ils poursuivaient tous deux depuis des heures, mais la Fortune, inscrite dans les astres où le Comte avait pu lire son destin peu avant le drame, en avait décidé autrement... Raymondin erre ainsi, égaré, au gré de son cheval; celui-ci, altéré, le conduit près de la Source de Soif, nimbée de brume, scintillante ; c'est à peine si l'on perçoit un léger bruissement...

Une voix, tout à coup, rompt le silence : « Eh bien, Chevalier, est-ce la prétention ou la balourdise qui vous fait passer devant les Dames sans les saluer ? » - Il n'entend pas. La Dame le tire alors par la main: « Dormez-vous ?... » Réveillé en sursaut, il frémit de tout son être, soudainement ébloui par sa beauté. « Raymondin, poursuit-elle, à quoi bon cacher ce que vous avez fait ? » S'entendant ainsi nommer, il resta tout interdit. « Je sais bien que tu as tué ton Seigneur par erreur, comme si tu en avais eu l'intention, je sais bien que tu imagines que ma personne et mes paroles ne sont qu'illusion, mais si tu veux me croire, je ferai de toi le plus considérable seigneur issu de ton lignage et le plus puissant du monde... » Raymondin décida sur le champ de prendre le risque de croire la Dame. « Tout doux, Chevalier, vous devez d'abord promettre de m'épouser, et jurez-moi que le samedi vous ne chercherez ni à me voir, ni à savoir où je serai, et moi je vous jure que ce jour là je ne ferai rien qui ne puisse être à votre honneur ». Raymondin le lui jura. Il était si épris qu'il tenait pour vrai tout ce qu'elle lui disait, et il avait raison, comme vous l'apprendrez bientôt.

Dès lors, tout prospère et tout réussit à Raymondin, conseillé par Mélusine, et c'est enfin le mariage, somptueux comme il se doit; mais c'est aussi le rappel de la promesse: ... « si vous tenez parole, vous serez le seigneur le plus puissant, dans le cas contraire, vous et votre lignage connaîtrez une longue déchéance... »

Mélusine fait alors construire une forteresse, qu'il faut nommer; Le Comte de Poitiers, sollicité, répondit : « Ma nièce, soyez certaine qu'aucun de nous ne s'aviserait de vous imposer un nom, il est juste que ce soit vous qui l'avez construite qui le lui donniez » - « Elle s'appellera donc Lusignan », répondit Mélusine. « Ce nom lui va bien, dit le Comte, vous vous appelez Mélusine d'Albanie, (Écosse), ce qui en grec veut dire « qui ne fait pas défaut », et Mélusine signifie « prodige »... Ainsi fut fait, puis la vie s'écoula, simple et tranquille...

Premier enfant, un mâle, bien sûr... mais Urian a un œil rouge l'autre pers, et des oreilles démesurées. Raymondin, pendant ce temps, fait rendre justice à son père, Hervé du Léon, devenu Comte du Forez, et spolié d'une partie de ses terres par les Bretons: lui aussi avait tué son Seigneur, sans le savoir, et il avait dû fuir ; c'est ainsi qu'il avait rencontré une femme mystérieuse, près d'une source, femme qui avait rendu prospère le Forez jusque là sauvage...

Nouvelles constructions : châteaux, abbayes, églises, tours... et nouveaux enfants Eudes a une oreille plus grande que l'autre, et Guion, un œil plus haut ; quant à Antoine, il a une patte de lion velue et tranchante sur la joue. Renaud n'a apporté sur cette terre qu'un œil, mais quel œil, capable de voir à quarante lieues Geoffroy « Grande-Dent » (elle dépasse de plusieurs centimètres...) fut hardi et cruel comme on le verra, mais Fromont (une petite tache sur le nez) se fit moine à Maillezais. Le huitième, géant aux trois yeux, tua ses deux premières nourrices en leur mordant les seins...

Au demeurant, Mélusine reste une excellente mère ;... et le récit se poursuit en narrant les exploits des fils en Terre Sainte. Mais c'est alors, après vingt ans de mariage et de passion, en pleine félicité, que survient le drame un samedi, le frère de Raymondin s'enquit de la présence de Mélusine : « ... vous ne pouvez la voir ce jour, demain si vous voulez ! » « Mon frère, reprit le Comte du Forez, le bruit court que votre femme nuit à votre réputation en se livrant tous les vendredis à la débauche, d'autres ont le sentiment que votre femme est un esprit enchanté qui fait sa pénitence le samedi... » A ces mots, Raymondin, ivre de rage, prend son épée, et, tel un forcené, il va forer un trou dans la porte, en sorte qu'il pouvait tout voir à l'intérieur: Mélusine se baigne dans un grand bassin, et, un miroir à la main elle peigne ses longs cheveux..., mais au-dessous du nombril elle a une énorme queue de serpent, grosse comme un tonneau pour mettre les harengs, terriblement longue, avec laquelle elle bat l'eau au point qu'elle la fait gicler jusqu'aux voûtes... Ce que voyant, Raymondin, infiniment triste, prend soin de boucher le trou avec de la cire, puis, ayant presque perdu la raison, il chasse son frère - enfin il se couche et se lamente : « ... je viens de vous perdre à tout jamais, j'ai fait le borgne,... Ah, Fortune aveugle, tu m'as mis du plus haut siège de ta roue au plus bas, à cause de toi, j'ai commis un crime épouvantable sur la personne de mon Seigneur et Oncle, tantôt tu aimes, tantôt tu hais, tu construis ou tu détruis... hélas, ma douce amie, je suis l'ignoble aspic et vous la précieuse licorne, et je vous ai trahie... »

Mais ne voilà-t'il pas que Mélusine entre dans la chambre comme si de rien n'était il fait alors semblant de dormir; elle se couche nue près de lui, mais il soupire tant qu'elle le prend dans ses bras: « ... Monseigneur, que vous manque-t'il? Êtes-vous malade... ? » Raymondin crut qu'elle ne savait rien, bien sûr elle savait tout, mais comme il n'en avait parlé à personne, elle avait pardonné : tout aurait pu continuer... Peu après, Raymondin apprit que Geoffroy-Grande-Dent, ne pouvant supporter que son frère Fromont se fût fait moine à Maillezais, avait brûlé l'abbaye, les moines, et son frère: ce fut plus qu'il n'en pouvait supporter. « Je crois que cette femme est un esprit malfaisant, je ne crois pas que le fruit de ses entrailles puisse être parfaitement bon, tous sont marqués d'un signe étrange, et n'ai-je pas vu leur mère sous forme de serpent... ? » Les seigneurs, très touchés par sa peine et inquiets de ses propos, décidèrent d'en informer Mélusine: c'est ainsi que débuta leur dure séparation. Elle vint le voir mais il l'invectiva avec cruauté, dans sa fureur tout bon sens l'avait quitté : « Tu n'es qu'une serpente... » Mélusine tomba évanouie. La fureur de Raymondin se dissipa d'un coup, mais trop tard, c'en était fini, Mélusine devait retourner dans l'éternité de sa pénitence... Elle se nomma : « Je suis la fille du Roi d'Écosse, Elinas, et de la Reine Présine... adieu... » Elle se mit sur l'appui de la fenêtre où l'on montre encore la trace de son pied et s'élança dans les airs, elle fit le tour de la forteresse en poussant des cris étranges, s'abattit sur la Tour Poitevine qui manqua s'effondrer, et dont toutes les pierres bougèrent les unes après les autres, et, serpente, disparut. Elle continua toutefois, sans qu'on la vit, à venir allaiter ses deux derniers enfants.

La suite de l'histoire n'est pas moins intéressante : Geoffroy, en s'en prenant à un

géant sur la montagne de Brumborenlion, découvrit le tombeau d'Elinas, et la statue de Présine, ses grand-parents maternels; puis il tua son oncle, responsable du départ de Mélusine avant de se réconcilier avec son père. Quant à Raymondin, il se fit moine à Montserrat où il mourut après une dernière apparition de Mélusine, « sa longue queue burelée d'azur et d'argent » comme la bannière de ses fils...

Je ne ferai que citer l'épisode de la Dame à l'Épervier, où un fils de Guion voulut posséder sa tante maternelle, la sœur de Mélusine - les générations se télescopent -, ainsi que ses nombreuses apparitions à l'entour de Lusignan. Mais l'histoire des grand-parents maternels vaut d'être narrée: Elinas perd sa femme, pour se consoler il va à la chasse, et, pris d'une grand'soif, il se désaltère dans une source : là, il rencontre une femme d'une merveilleuse beauté dont il tombe éperdument amoureux, sur le champ: il ne sait plus s'il rêve, il n'est plus maître de ses actes... mais elle lui promet la puissance s'il l'épouse, et s'il ne tente pas de la voir pendant la durée de ses couches. Il accepte mais, sur les conseils de son fils né d'un premier lit, dès la naissance de ses trois filles, il accourt pour les voir..., leur mère est en train de les baigner, elle explose

«... tu as manqué à ta parole, tu m'as perdue pour toujours »... et elle s'envole avec ses filles dans l'Île Perdue ou Île d'Avallon. Mélusine est l'aînée des trois : pour venger sa mère, elle enferme son père dans la montagne de Brumborenlion - où son petit fils le retrouvera -, dont il ne pourra plus jamais sortir. Présine, furieuse, maudit ses filles: « La force de la semence paternelle vous aurait attirées vers la nature humaine, toi et tes sœurs. Toi, Mélusine, tu seras serpente - et elle édicte l'interdit « mélusinien » -, toi Mélior, tu seras la Femme à l'Épervier, et toi, Palestine, tu resteras enfermée avec le trésor de ton Père dans le Mont Canigou en attendant qu'un Chevalier ne vienne te délivrer... »

Le récit de Jean d'Arras, d'où sont extraits ces passages, est la mise en forme et la christianisation, sur commande du Duc de Berry vers 1330, d'une histoire complexe tissée de traditions orales d'origine celtique qu'on retrouve dans toute l'Europe. L'origine du nom même est controversée: vient-il de Lucina, déesse des accouchements ? - de Mélissa, autre nom de Diane ? - de Melos, « membre », « musique » - ou encore de Mère-Lusignan ? On ne sait; quoi qu'il en soit, Mélusine est toujours associée à ce qui prospère, se construit, à la fécondité - et elle assure la puissance des hommes qui s'unissent à elle; mais cette union est assortie d'un interdit dont la transgression entraîne l'effondrement de ce qui avait été réalisé. L'interdit vient ici de la propre mère de Mélusine; et, régulièrement, les hommes qui participent ainsi de la puissance des femmes, ne tiennent pas leur parole...

Si la femme apporte la puissance et la fécondité à l'homme, celui-ci donne à la femme son « humanité », la « force de la semence paternelle », et d'abord la dimension du temps: il la guérit de l'éternité, de l'errance, de la répétition pure, il lui apporte la mort comme ouverture à la vie. Une âme aussi ; et Paracelse d'affirmer: «... même de telles femmes reçoivent une me lorsqu'elles se marient, si bien qu'aux yeux de Dieu, elles sont comme les autres mortelles: c'est pourquoi elles cherchent les faveurs des hommes ». Il est vrai qu'on ne savait pas encore très bien si les femmes avaient une âme, et quelle était leur humanité: le fait qu'Eve ait été tirée du corps d'Adam ne suffisait pas pour se garantir du possible retour d'un « avant » chez les femmes, d'un autre monde avec lequel elles auraient gardé des attaches : après tout, cette côte représentait peut-être le côté « animal » de l'homme ?... et la Bible ne parlait-elle pas de la curieuse union des femmes et des fils de Dieu ? L'Église y croyait aussi, puisqu'elle avait fait de Mélusine une incube à pourchasser comme telle... En fait la croyance en une femme-serpent remontait à la plus haute antiquité: Hésiode décrit Echidna, mi-femme, mi-serpent, on

la retrouve chez Hérodote, puis dans un bestiaire du Moyen-Age, le Physiologus : le côté monstrueux viendrait témoigner de l'existence de deux mondes, l'humain et ce qui lui échappe, capables de basculer l'un dans l'autre : la fée a besoin de l'homme, mais aussi l'homme doit s'unir à la Terre-Mère, voire à l'animal, comme en témoignent de nombreux rites de fécondité.

Et les femmes participeraient des deux mondes, assurant le passage de l'un à l'autre, dont l'accès direct reste impossible à l'homme.

En contrepoint de l'histoire de Mélusine, plutôt qu'en faire une analyse qui en appauvrirait les effets, je vous convie maintenant au survol de quelques mythes, et je commencerai par LES BACCHANTES, d'Euripide : celui-ci ne nous rappelle-t-il pas qu'il est des choses dangereuses pour ceux qui se croient *hommes*, du côté de la raison, s'ils s'aventurent trop directement du côté des femmes, même s'ils en prennent l'aspect ? Tirésias en savait quelque chose, lui qui avait connu les deux sexes pour être devenu femme après avoir vu et séparé deux serpents enlacés... et voir ce qu'il en était des affaires de Junon lui coûta la vue, même s'il y gagna le don de prophétie, la voyance, et un bâton comme « troisième œil » ! Rappelons à ce propos que la Pythie, juchée sur son trépied, tenait aussi son savoir d'une histoire de serpent : celui-ci, parce qu'il rentre dans la terre et s'en nourrit, est supposé entretenir des rapports intimes avec la Terre-Mère, et, parce qu'il change de peau, accéder à l'éternité: et si Cerbère garde l'empire des morts, le serpent assure le passage entre le monde des hommes et ce dont ils procèdent, la Vie : il n'est guère étonnant qu'il soit associé aux femmes...

Penthée, roi de Thèbes, veut donc contempler, pour tout l'or du monde, les ébats interdits des Bacchantes; pour ce faire, conseillé par Dionysos, qui le conduit sa perte après avoir été rejeté au nom de la raison, il prend, quelque peu égaré par le dieu, l'habit des Bacchantes : peau de faon, ceint d'un serpent, et thyrses. « Il me semble voir ta mère ou tes tantes, raille Dionysos qui veut le *confondre* - c'est d'ailleurs le même acteur qui jouait le rôle de Penthée et de sa mère Agavé. Après qu'il eut renié son grand-père maternel, Kadmos, il est juché par le dieu sur un pin, pin que fera ployer la ronde des Bacchantes : il est alors déchiqueté par sa propre mère qui le prend pour un lionceau - là encore on notera la confusion entre l'homme et l'animal, du côté des femmes - elle rapporte triomphalement à Thèbes la tête piquée sur son thyrses. C'est son père qui lui fera reprendre les esprits et réaliser l'atrocité d'un geste dont elle n'a aucun souvenir. Et si le pin ploie, les toros, « la corne en arrêt » se font terrasser par les femmes, les javelots ne font point saigner les chairs de celles-ci, et les serpents font disparaître les traces de sang qu'elles ont sur le corps... « S'il garde son bon sens, avait dit Dionysos, il ne voudra pas mettre une robe de femme, s'il le perd, il la mettra » - avant d'ironiser : « toi si pressé de voir ce qui est défendu, toi qui poursuis ce qu'on doit fuir, maintenant tu vois ce qu'on doit voir - il voit double-. tu reviendras porté dans les bras de ta mère ». En vain Kadmos et Agave', comme Isis, tenteront-ils de recomposer le corps de Penthée, dit « rejeton du serpent ». près du tombeau de Sémélé... Kadmos et Harmonie, sa femme, deviendront serpents dès leur mort.

Un mot maintenant sur Hestia ou Vesta (de nombreux passages sont tirés de l'article de J. Goux cité en référence). Elle est proche de Rhéa, mère des Dieux, et de Cybèle, souvent représentée une tour sur la tête car elle préside aussi aux constructions. Mais Hestia est par définition irréprésentable sinon par le feu - elle est la plus honorée des déesses, *la présence* même dans chaque foyer d'un réel insaisissable, vierge absolue au delà ou en deçà de la figurabilité, souvent gardée par un serpent. Elle tient de Zeus le privilège de rester vierge : Priape lui même n'a pu l'assaillir dans son sommeil, et Aphrodite est sans pouvoir sur elle.

Son sanctuaire n'est pas carré comme les autres, mais rond - comme les tours, comme les serpents -, il est originellement sacré et n'a pas à être inauguré. Hestia préside à tout ce qui se construit à chaque nouveau mariage, elle est le centre de toutes les maisons de la cité - elle assure la perpétuité sans discontinuité, et si le feu s'éteint, la destruction est proche... Ovide en dira: « Je ne te vois -pas, O Déesse, il n'est pas permis à un homme - opposé à femme, le latin distingue les deux sens de « homme » - de porter sur toi son regard. » Il est d'ailleurs interdit à tout homme d'entrer dans son sanctuaire : liée à l'*Être* par son étymologie même, elle est l'impénétrable, la déesse de l'inexistence du rapport sexuel, effacé et impensable, $\exists(x) \square(x)$ et d'une certaine façon ce qui vient faire limite à une femme, $\forall(x) \square(x)$ dont l'existence suppose, d'un côté celui qui dit non à la fonction phallique, $\exists(x) \square(x)$ et de l'autre Hestia, la vierge intouchable, du côté des dieux, de LA femme, ou du réel.

C'est donc un principe féminin infigurable qui organise, centre, la maison, la ville, et tout lieu humain, toute construction - « sans Hestia, ni feu ni lieu, l'homme s'égaré... ». Platon (LES LOIS), repris par Aristote (LA POLITIQUE), indique que c'est sur son autel que les juges s'engagent en leur âme et conscience avant de voter; Hestia assure la réalisation de ce que les hommes édictent. A côté d'un centre, même s'il est voilé, phallique, il existerait un centre infigurable, sans représentation possible, situé dans le champ de la féminité, pensé depuis les origines, et dont la logique est abordée dans les mathèmes de la sexuation.

Revenons-en à Mélusine : une illustration des TRÈS RICHES HEURES DU DUC DE BERRY, mais il en est bien d'autres, ne montre-t-elle pas Eve face à elle même représentée sous forme de femme-serpent, de vouivre, comme si elle était partagée entre un aspect « femme » (opposé à « homme ») et un aspect tout autre, du côté de l'arbre de vie, de la Terre-Mère, de Dieu, de l'animal, du Réel.? Philon (QUESTIONS ET RÉPONSES SUR LA GENÈSE) n'affirme-t-il pas que Dieu, quand il a commerce avec l'âme, « de ce qui auparavant était une femme, il refait une vierge ?... « maison de Dieu », intimité secrète.. Et le « vous serez comme des dieux », énoncé par le serpent, n'est pas sans rappeler « vous serez l'homme le plus puissant de votre lignage ».

Mais un midrach vaut ici d'être rapporté : Adam, par prudence, avait ajouté son propre interdit - Eve ne devait pas toucher l'arbre. Un jour, le serpent la poussa d'une bourrade contre l'arbre : il ne se passa rien. « .. Tu vois, dit le serpent,... eh bien, pour le fruit, c'est pareil.. » et elle en mangea. Elle vit alors se profiler la mort : ne voulant pas laisser Adam jouir du Paradis sans elle, elle l'appela pour que lui aussi en mangeât. A ce moment là, les écailles - je souligne ! - qui couvraient leurs corps tombèrent, et ils se découvrirent nus... La loi, si c'est l'homme qui se prend à l'édicter ne vaut guère... n'est-t-elle pas plutôt à situer du côté du Réel, dans l'intimité des femmes : Hestia, Eve, Antigone, Platon, Aristote disent la même chose, en reprenant d'ailleurs des traditions moyen-orientales et indiennes millénaires.

A y regarder de près, l'histoire biblique du Paradis évoque bien l'existence de deux organisations : il est bi-centré, par l'arbre de la Connaissance d'une part, par l'arbre de Vie, d'autre part. C'est ce dernier, souvent représenté par une source au milieu de l'Eden, qui restera à jamais inaccessible « il faut éviter qu'il prenne aussi de l'arbre de Vie », dit Jahve, tandis qu'est édictée l'inimitié, mais aussi l'enlacement, entre la femme et le serpent : elle t'écrasera la tête et tu la viseras au talon ». Et la femme-serpent disparaît, au même titre que la Sphynge - victoire du concept sur le symbole, dira Hegel... Il est intéressant de noter que l'existence de ces deux arbres gêne les exégètes... : résurgence de mythes voisins, mélange de textes, ou encore réduction des deux arbres à un seul, puisque, disent-ils, on ne peut connaître le second qu'après avoir consommé du premier - le monde ne saurait avoir, en Occident du

moins, qu'un centre...

Laissant là maintenant les histoires, je tenterai de préciser quelques points

D'abord, pourquoi recourir aux mythes, aux images racontées, aux monstres pour aborder ces choses ? Certains physiciens contemporains, plus versés dans la mécanique quantique, n'ont-ils pas dit que c'était par le biais d'une prévalence donnée à l'imaginaire, à la contemplation, qu'ils avaient abordé le réel pour en titrer les lois ? « La rêverie n'est-elle pas la catastrophe virtuelle en laquelle s'initie la connaissance », écrit R. Thom... et R. Caillois d'ajouter que le choix de l'image pour transmettre s'explique par la volonté de dépasser les frontières linguistiques : la forme monstrueuse devient une manière d'appréhender ce qui ne peut être exprimé en concepts. M. Eliade dit, lui, ceci : « Le scandale du monstre vient figurer ce que ne peut dire un discours qui fonctionne par dichotomies radicales ». « Figures de l'impouvoir », écrira J.F. Lyotard... Le livre LA FLEUR LÉTHALE vient de montrer que l'examen attentif des mythes aztèques permettait d'y découvrir une loi, au sens quasi physique du terme, la lutte contre l'entropie. N'y a-t'il pas en Occident une « Grand-peur » d'un effacement de l'« humain » appendu au logos (au sens de *forme*) et ce, par les femmes ? Aristote ira jusqu'à dire des montres qu'« ils résultent d'une résistance de la matière qui ne s'est pas laissé adapter complètement par la forme : si c'est le mâle qui donne la forme, c'est la femelle qui donne la matière » - il ajoute : « C'est à ce titre que la production d'une femelle est déjà en soi une monstruosité par sa dissemblance d'avec le générateur ». On ne peut mieux dire

Si le monstre indique, je l'ai dit plus haut, la rupture entre deux domaines hétérogènes, mais aussi le possible passage de l'un à l'autre, le serpent, quand à lui, « garde toutes les voies de l'immortalité, tout centre, les trésors cachés » (M. Eliade), centre donné comme « réel absolu » - tout ce qui confère puissance, vie, omniscience. Dès la civilisation de Catal-Uyuk, au Même millénaire, le serpent est utilisé comme signe symbolique bien avant l'écriture : soit érigé, mis en rapport avec la force vitale, la colonne vertébrale (je rappelle que celle d'Osiris était adorée, je rappelle aussi la Kundalini indienne) - soit replié en cercle infini, du côté de l'éternité, - soit en boule, et c'est alors l'œuf du monde », du côté de l'origine. Quant aux femmes-serpents, vouivres proches des yeuses (femmes-arbres), elles actualisent et interdisent à la fois la Terre-mère, la Vierge à jamais intouchable, bref un autre monde à l'humanité incertaine dont participe une femme. On pourrait ici rappeler les innombrables rites destinés à protéger les hommes de la « non-humanité » des femmes, à propos des règles, de la grossesse, de l'accouchement, etc... dont on peut rapprocher la médicalisation extrême de ces « choses là », par chez nous...

Le christianisme n'a pas échappé à la conjonction de la femme et du serpent: soit de la façon dont la décrit LA GENÈSE, soit pour en faire une représentation de la luxure, de la Grande Prostituée, et curieusement, dans l'iconographie romane, le serpent s'unit à la femme par le sein : source, ondulations, tout se mêle.

Il est à noter que ce sont des hommes à la parole peu sûre - elle défaille à la première colère, il est vrai qu'elle s'est dite dans l'élan d'une passion-, ou des « hommes-femmes » (Tirésias, Dionysos,..) qui ont accès à cet autre monde: il semble donc bien exister deux modes d'organisation, ou deux étages, radicalement séparés dans l'approche d'un réel - non pas « homme » et « femme », mais plutôt « homme/femme » et autre chose, à laquelle les femmes ont accès. Peut-être certains mythes sont-ils des tentatives pour approcher, organiser, ce qu'il peut en être, et les déesses, les fées seraient là pour « actualiser un fragment de réel qu'elles permettraient de localiser ». (M. Montrelay).

Plus précisément que vient dire du « continent noir » cette histoire de Mélusine ? Fait-

elle seulement rêver, par ses belles images où l'on pourrait se perdre, ou bien, parce que « symbolique » - au sens de P. Ricœur, « donne-t-elle à penser » ? Je n'entrerai pas ici dans les problèmes que pose l'articulation du mythe et du fantasme, ni dans les différences entre « le » et « la » symbolique qui n'ont cessé d'agiter les psychanalystes (voir le livre de T. Todorov cité en référence), mais je rappellerai quelques points à propos de l'image. L'interdit de Mélusine, celui de Présine concernent le « voir », et les défauts de ses enfants se donnent tous à voir quand ils ne concernent pas les yeux eux-mêmes. Tirésias a vu les serpents enlacés, ainsi que la déesse, il en devient aveugle. Penthée a vu les ébats des Bacchantes, Hestia ne peut être vue.. Rappelons encore que la vision directe de la Méduse pétrifie si l'on n'interpose pas un miroir (donné par Athéna, une femme, à Persée). « Méduse nous dévoile un autre aspect de la femme irréductible à la castration. Monstre marqué du sceau de la bestialité, sa puissance maléfique se résume dans ce regard pétrifiant », dira C. This. Et Freud d'écrire : « La pensée visuelle se rapproche davantage des processus inconscients que la pensée verbale, et est plus ancienne que celle-ci, tant du point de vue phylogénétique qu'ontogénétique » - encore : « Il est remarquable de voir combien le travail du rêve s'attache peu aux représentations de mots, il est à chaque instant prêt à échanger les mots les uns pour les autres jusqu'à ce qu'il trouve l'expression qui offre à la figuration plastique le plus de commodité

N'y aurait-il pas un « visuel » irréprésentable en mots qui organiserait ce qu'on ne peut appeler désir au sens phallogocentrique du terme, mais quelque chose d'originale et de prégnant, sans être pour autant l'*Urverdrangt*, ni l'original d'une réimpression - et qui affleurerait plus particulièrement « côté femme » ? - Au terme de signifiant, inadéquat, ne faut-il pas préférer celui de « pictogramme » avancé par P. Aulagnier (ou hiéroglyphes du corps, selon A. Gordowski), dans une tentative pour saisir ce qu'il en est de ces images fondamentales, organisatrices, sur lesquelles ne s'exerce aucun refoulement, mais une « censure » (M. Montrelay), un effacement ? C. This écrit : « On ne s'étonnera pas de voir l'image, à quelque niveau qu'on la retrouve, être marquée de ces repères : jouissance, puissance, répétition et mort ». C'est bien ce que nous dit Mélusine... Joyce Mac Dougall parle, elle, de « fantasmes primitifs, à peine verbalisables, qui favorisent la tendance à agir et à fuir toute situation anxieuse.. » Mais citons encore P. Aulagnier : « L'originale témoigne de la pérennité d'une activité de représentation qui use d'un pictogramme qui ignore l'image de mot et a comme matériau exclusif l'image de la chose corporelle ». « La mise en forme d'un perçu par laquelle se présentent dans l'originale et pour l'originale les affects dont il est successivement siège est une activité inaugurale de la psyché pour laquelle toute représentation est toujours autoréférente et reste à jamais indicible, ne pouvant répondre à aucune des lois auxquelles doit obéir le dicible pour élémentaire qu'il soit ».

N. Nicolaidis pose lui aussi la question : « Existe-t-il une reconnaissance directe de l'objet sans intermédiaire symbolique ou encore une communication analogue qu'emploierait la mère pour entrer en contact avec son bébé, ce qui impliquerait que le bébé découvrirait ensuite chez sa mère et à travers elle ses représentations premières ? »...« Faut-il supposer une relation entre images de l'enfant et de sa mère, qui n'est de l'ordre ni de l'image hallucinée, ni de l'image spéculaire ? ». Il faudrait encore et surtout citer F. Perrier qui traite de ces questions dans L'AMATRIDE et PARTHÉNOGÉNÈSE...

Peut-être pourrais-je illustrer cela par l'opposition entre un tableau organisé par un « point-trou » (dans le sens d'une perspective ou d'un ombilic au sens de l'ombilic d'un rêve selon Freud) et un autre résolument « non-figuratif » mais dont on dit qu'il se tient, qu'il est

beau : l'organisation de ce qui est donné à voir, et l'effet produit sont radicalement différents.

La question se précise donc : ce socle hiéroglyphique, pictographique, s'il peut-être abordé par les rites, les mythes, est-il articulable, analysable ? - Déjouer une censure, par exemple, est-ce interpréter ? : il y a là des images qui ne peuvent que se décrire, ce qui n'est pas parler - l'association libre se fige sur ce qui se donne à voir souvent avec une grande force - il n'y a ni coupure, ni espace, les mots ne font que coller aux images, quand c'est possible, sans les marquer. Ce socle, s'il s'effondre, ou plutôt s'il apparaît de façon massive au cours d'analyses, ne risque-t-il pas de mener à de pseudoanalyses interminables, voire à des épisodes de délire ou à ce qui apparaît comme tel, à l'élaboration d'une langue de bois, ou à ce que Winnicott appelle la constitution d'un faux self ? Rosenfeld pointait ce risque en disant que le fonctionnement mental du patient rendait l'analyste incapable de penser dans la mesure où des images extrêmement violentes ne pouvaient ni se parler, ni se transférer si ce n'est sous forme d'identifications projectives. L'utilisation du dessin, de la pâte à modeler, l'engouement pour les techniques dites du corps iraient dans ce sens : tenter d'approcher ce qui échappe à la parole, mais organise tout un champ de la psyché.

Mais s'agit-il encore de « psychanalyse » ? N'est-ce pas une tentative pour aborder ce qui, par définition, lui échappe; F. Perrier (CHAUSSÉE D'ANTIN 2 p 223) écrit ceci : » beaucoup de cures, beaucoup de psychanalyses de femmes et surtout de psychanalyses de femmes faites par des femmes (souvent au nom d'une idéologie de maternage thérapeutique) partent de l'idée qu'il faut rendre la sexualité féminine plus consciente, plus assumée; il faut la faire parler. Or je crois qu'il faudrait rejoindre Montrelay lorsqu'elle évoque la fonction de la métaphore, comme référence de la femme à la parole de l'autre. Ça fonde l'inalysable à respecter et à célébrer comme tel, comme n'étant pas d'ordre langagier ».

Certains psychotiques illustrent bien cette prégnance d'images premières dont l'attraction semble telle que l'organisation symbolique reste sans effet : tout au plus peuvent ils peindre, modeler, donner à voir, parfois raconter ce qu'il en est. Par exemple, comment rendre compte de la sexualité de certains psychotiques, active, violente, orgastique, en l'absence de la chaîne Nom-du-Père-castration-désir, lorsque le signifiant unaire, S1, organisateur de la représentance phallique, de la fonction même de représenter, ne s'inscrit pas, si ce n'est par l'efficace des images ? Au fond, ce sont bien ces images qui font bander, le symbolique, lui, apportera la possibilité de l'impuissance! Qu'est-ce qui assurerait l'érection du roi, dûment constatée par ses sujets, lorsqu'il devait s'accoupler à une jument - selon un rite indo-européen fort répandu? ou encore celle du moine tantrique lorsqu'il doit s'unir pendant des heures, voir des jours, - cela se fait encore - à la femme-déesse, dans une quasi immobilité ?.. sinon peut être la force d'images originaires, présépulcraires, véhiculées par les mythes, les rites - par « l'efficacité symbolique » (de la symbolique et non du symbolique) d'images archaïques, immédiates, mobilisées après une déstructuration de la conscience, voire une abolition de la pensée.. ? Citons L. Irigaray (« Parler n'est jamais neutre ») « A l'imaginaire premier, pour une part nocturne, gardien de la vie, s'oppose donc la formation discriminante d'un imaginaire second, diurne, et qui a partie liée avec la mort ». Et C. This (loc.cit) : « On pourrait penser que l'enfant abandonne cette familiarité qu'il a avec l'image au profit de l'élaboration de son être en tant que sujet parlant. Cet abandon se fait plus ou moins facilement, et je serais tentée de comprendre tous ces troubles de la parole et d'apprentissage scolaire comme une fixation à l'image ». R. Thom parle, lui, de pensée préverbale (STABILITÉ STRUCTURELLE ET MORPHOGÉNÈSE) : « La pensée conceptuelle est issue de la pensée spatiale.. L'esprit humain a toujours connu ces configurations abstraites que

sont les champs fonctionnels liés aux catastrophes élémentaires (pénétrer, partager, manger, fuir,...) ». « Nous sommes en général incapables de formuler ce que sont ces chréodes dont la structure ne peut se plier à la codification du langage sans être détruites ».

Résumons : si pour Freud citant Goethe, « au commencement était l'action », pour Lacan, citant Saint Jean « au commencement était le Verbe » : ce n'est pas le même diapason!

Mais que disent certaines femmes au cours de leur analyse ?.. bien souvent elles « racontent » ce qu'elles voient - clairvoyance, quand ce n'est pas de la voyance.. Le monstrueux est souvent convoqué dans toutes ses possibilités « .. monstres à deux têtes, jambes reliées, couvertes d'écailles, corps reliés par les bouches, les sexes, les pieds,.. qui se mangent, s'avalent, s'invaginent sans dehors ni dedans, qui s'emboîtent, se scindent, deviennent plantes, pieuvres, arbres, serpents, viande,.. » (citations d'analysantes).

« Corps de jouissance certes, sans trou, sans nom, qui s'engloutissent pour réapparaître, jamais entamés, hors temps, toujours vierges malgré les hommes, les grossesses, corps qui déversent des flots de paroles invulnérables, invincibles, capables de conférer cette force, cette puissance de construire, de féconder sans limites autres que celles de « l'autre femme » appelée mère ou grand-mère parce qu'on peut dire les choses comme ça... »

«.. corps que seul dieu peut faire jouir en le précipitant dans le blanc éblouissant de la non-parole, un dieu dont chaque parole indicible, inimaginable plonge dans le ravissement ou l'horreur.. »

« ... l'homme, le père ?.. il est celui qui dit des mots, pose des limites, mais c'est la femme qui le met en scène quand elle le veut, et lui qui vient par son sexe se brancher sur la formidable énergie féminine., est-ce une convention, une femme appelée père, ne peut-on le faire apparaître ou disparaître comme on veut? Existe-t-il même assez pour qu'on puisse le détruire ? Persiste-t-il quand on ne le voit plus ? Qu'en reste-t'il quand on se perd dans la rêverie ? Mais quelle femme peut-on mettre dans les mots ?.. Un homme ne peut rien comprendre, fit-il des couvades, se fit-il exciser l'urèthre et soigner comme dans des rites africains.. Tout ça peut se voir, se calquer, se transmettre, mais de corps à corps, dans les images qui se forment et se déforment.. les yeux ne voient pas les mêmes choses que les mots.. »

« .. C'est la voix qui m'intéresse, qui relie les mots, c'est par la lecture, quand je les vois, que les mots me disent quelque chose.. Je cherche le corps des mots, le dieu qui est en eux, et ma jouissance est un trou-spasme qui me livre au dieu.. on m'a mis des mots dans la bouche comme des seins, il existe une infra-langue, un monde d'images, où on ne fait qu'aimer, jouir, haïr,.. et c'est le langage qui m'empêche de parler ça que je ne peux qu'écrire.., là il ne manque rien, pourquoi voulez-vous que je parle? Je n'ai pas de pensée en mots, que des images que je peux vous raconter, mais qu'est-ce que ça change ?.. je peux envisager tout le masculin, pas tout le féminin, c'est ça qui m'intéresse : il n'y a pas de bord, pas de limite, pas de manque, pas de trou, on se dédouble, on s'absorbe, on se vomit, on fait et se défait.. »

Alors pourquoi les hommes et pourquoi venir à l'analyse? Que cherchent-elles ?... vieille question régulièrement abordée au cours des siècles, et dont la violence peut surprendre - violence qui vient faire écho à la violence de la marque du signifiant. Les sorcières, dont l'anesthésie sous la pique de l'inquisiteur renvoie à la frigidité, ont certes péri sur le bûcher... mais elles y ont conduit Urbain Grandier! Et si Freud a inventé la psychanalyse à écouter l'hystérie, combien d'analystes, et souvent ceux qui ont le mieux parlé des femmes, se sont retrouvés boutés hors l'analyse du côté du corps, par exemple, ou de la dive bouteille,... le mythe des Bacchantes n'est pas mort, et peut-être vaut-il mieux faire comme Ulysse, non pas

se boucher les oreilles, mais s'attacher au mât ! Or la question se pose d'une façon radicalement différente aux Indes, par exemple, comme s'il existait d'autres modalités du rapport au signifiant, à la castration. M. Montrelay, encore: « Ce rapport à la castration qui est le notre en Occident, et qui nous prive de cette part d'émotion sans laquelle il n'est pas de véritable intelligence, les Indiens peuvent l'éviter puisqu'ils paient un prix différent, d'ordre éthique, essentiellement ».

M. Duras ne résume-t-elle pas les choses, dans LE RAVISSEMENT DE LOL V. STEIN?.. « Qu'est-ce qu'il manque ? Qu'est-ce qu'il faudrait ?.. Il aurait fallu un mot trou, un mot absence.. on n'aurait pas pu le dire, on n'aurait pu le faire résonner.. » (cité par M. Montrelay, et F. Perrier) Au fond, l'hystérique ne vient-elle pas donner le change, comme les prostituées sacrées, comme les statues érotiques des temples indiens - toujours situées à l'extérieur du lieu sacré, comme les modillons grotesques, ou monstrueux, sur les murs des églises romanes? Sacrifiant au sexe, à la phallicité, quitte à n'en rien savoir, à n'y être pas, voire à faire l'homme, ne préserve-t-elle pas son intimité, sa félicité, avec un dieu, que seuls les hommes peuvent croire phallique, hors les mots, hors le temps, irreprésentable ? Si elle s'adresse au travers des hommes rencontrés à l'« Au-moins-un -qui-dit-non » à la fonction phallique - purement référentiel, signifiant du Nom du Père, peut-être parce qu'il dit non, peut-être aussi parce qu'il est un opérateur assurant un transfert de jouissance vers sa forme phallique (l'Autre jouissance pouvant être incompatible avec les gestes de la vie quotidienne, l'hystérique a du génie pour trouver quelqu'un qui les assure, souvent lui-même à la recherche de sa propre jouissance de La Femme), ne cherche-t-elle pas, au risque de passer pour folle dans notre civilisation, le « Il-n'y-en-a-pas-qui-dise-non », qu'on peut approcher par la Vierge, Hestia, la femme-serpent, etc.. ? Et si les stars se suicident si volontiers - au même titre que les hystériques femmes - n'est-ce pas parce qu'elles se prennent à ce jeu fallacieux où on les met à la place de La femme, qu'elles croient incarner pour les hommes qui ne cessent de s'adresser à elle (qu'on songe au culte marial, à la figure de la piéta à laquelle je consacrerai un travail prochain).., mais pour incarner la déesse sans en mourir, il faut un contexte social précis : dans les mythes, la femme-serpent, détachée de son arbre, ou de la terre, ou du diable, meurt...

Bien des questions se posent alors que je pourrais résumer ainsi : Il semble bien exister un champ de la *psyché* caractérisé par une extrême prégnance des images (celles-ci, même si elles se décrivent et font parler, ne « parlent » pas ; ceci renvoie au travail du rêve et au travail à partir du rêve, ou encore à l'articulation entre image et signifiant) - il ne s'agit pas d'éthologie, mais d'un premier étage de l'imaginaire, abordé par de nombreux auteurs, qu'on pourrait appeler « imaginaire 1 » par opposition à un imaginaire « 2 », pris dans R.S.I. - le rapport à l'Autre y est problématique, difficile à préciser - ceux qui se rangent côté homme, dans le sexué (qui n'est pas le sexuel), n'y ont pas accès, celui-ci étant barré par la fonction phallique (se pose alors la question du statut de cet imaginaire chez l'homme - de quel prix paye-t'il son effacement ? - et de son rapport au refoulement originaire).

Celles qui se rangent du côté des femmes (définies, j'y insiste, non par des identifications, ni par l'incarnation (imaginaire, par opposition à l'incorporation, symbolique, de signifiants) de modèles, ou fonctions, mais selon les mathèmes de la sexuation) « pas toutes » dans la fonction phallique, en disent ou en actualisent quelque chose qu'il est particulièrement difficile d'articuler. Différents mythes l'ont remarquablement montré... Si le sexué s'ancre dans le dire, le sexuel s'origine dans l'imaginaire, dans le destin lié à l'anatomie... L'image, celle, fondamentale, de l'imaginaire 1, résiste à la parole (ce qu'illustrent certains

trans-sexuels, et certains psychotiques) : elle participera à R et I de RSI.

Enfin, quel est le « coût freudien » pour un analyste qui se range du côté « femme » - à moins de virer dans l'angélisme, ou dans l'asexualité du désir -, qu'en est-il de l'articulation du « pas-tout » et de l'impératif du dire ?.. autrement dit, en caricaturant une question qui se pose souvent dans la reprise d'une première analyse de femme conduite par une femme analyste qui a tourné court sans qu'on sache bien pourquoi, qu'advient-il de la rencontre de deux « pas-toutes », dans la contingence conjugée de la fonction phallique ?

Tirésias, qui pourtant avait connu les deux sexes, n'avait obtenu ses dons qu'au prix de sa vue: son troisième œil était au bout d'un bâton...

Post-face

Avignon; dans un petit restaurant du quartier des Tanneurs, une lithographie de Léonor Fini, Midnight Express: une femme superbe descend d'un train - Les jambes serrées effacent tout relief; y'en aurait-il un pour accrocher le regard, qu'une robe longue, prolongée par une trame qui s'effile, le dissimulerait Mélusine

Je n'ai pas voulu rappeler les interprétations habituelles de la clef analytique : mère phallique, indication du manque, etc..., qui feraient rengaine ; peut-être Mélusine, Hestia, nous disent-elle plus que cela... « Je suis femme, voyez mes ailes, je suis... Mélusine, voyez ma queue ! »

Étant donné l'aspect relativement informel de cet expose', il nous est difficile de préciser chacune des références. Nous nous en excusons auprès des auteurs et des lecteurs ceux dont nous avons le plus (ab) usé ... sont signalés d'une *

- * Nous avons, outre les œuvres de Freud et de Lacan, consulté les ouvrages suivants :
- MELUSINE Jean d'arras. Stock-Plus. Série: Moyen-Age - 1979
- MELUSINE ET LE CHEVALIER AU CYGNE. J. Lecouteux. Payot Le regard de l'Histoire. 1982
- D'OÙ VIENS-TU, MELUSINE ? Pierrette sy. Revue de l'AGMF
- Enregistrement de l'émission de C. Métra et C. Roland-Manuel. France-Culture, consacrée l'histoire de Mélusine. ASPECTS DU MYTHE. M. Eliade. Gallimard. Collection Idées. 1966
- LES BACCHANTES. EURIPIDE. Les Belles Lettres. Collection des Universités de France. Traduction par H. Grégoire. 1979
- L'HOMME. Revue Française d'Anthropologie N°93. Mars 1985. Article Le Dionysos masqué des Bacchantes d'Eurpide. J.P. Vernant. Navarin
- * LE MONSTRE DANS L'ART OCCIDENTAL. G. Lascaut. Ed. Klincksieck 1973
- * L'interdit de la représentation. Colloque de Montpellier 1981 - Le Seuil. VESTA OU LE SANCTUAIRE DE L'ÊTRE. J.J. Goux.
- * La Représentation. Essai Psychanalytique. N. Nicolaidis Dunod 1985. - THÉORIES DU SYMBOLE. T. Todorov. Le Seuil - Poétique 1977 Le Père : acte de naissance. B. This. Le Seuil 1980 - Cahiers Confrontation N°13 Printemps 1985 Aubier - CONTES POPULAIRES DE TOUTE LA FRANCE. J. Markalé. Stock 1980.
- * L'ensemble des ouvrages de F. Perrier, plus particulièrement LA CHAUSSÉE D'ANTIN/2 Coll. 10/18. 1978. et LES CORPS MALADES DU SIGNIFIANT LE CORPOREL ET L'ANALYTIQUE. InterEditions 1984. Coll. L'analyse au Singulier.
- LA FEMME CELTE. J. Markale. Payot. 1973.
- LES DIEUX DE LA GRÈCE. W. F. Otto. Payot 1981.
- LA VIOLENCE DE L'INTERPRETATION. P. Aulagnier. P.U.F. Le fil rouge. 1981
- LES DESTINS DU PLAISIR. P. Aulagnier. P.U.F. Le fil rouge.
- Lettres de l'École Freudienne N°7. De la représentation à l'image. C. This.
- STABILITE STRUCTURELLE ET MORPHOGENÈSE. R. Thom W. A. Benjamin Inc 1972. Massachusetts.
- PARLER N'EST JAMAIS NEUTRE. L. Irigaray. Ed. de Minuit. Coll. Critique

